Du Tell au Sahara : la nature se donne en spectacle chez Isabelle Eberhardt

From the Tell to the Sahara: Nature Turns into Spectacle in Isabelle Eberhardt's Writings.

CHIHANI Ouacila

Département de français, Faculté des lettres et des langues

Université d'El-oued, Algériechihani-ouacila@univ-eloued.dz

Date de soumission: 10/06/2026 *Date d'acceptation : 07/10/2026* *Date de publication: 10/10/2026*

Résumé:

Les récits d'Isabelle Eberhardt se caractérisent par une forte présence du désert, souvent représenté à travers des tableaux panoramiques : couchers de soleil, dunes, aubes sur la hamada et villages entourés de montagnes. La récurrence de ces descriptions donne au récit un rythme particulier et accorde une place importante à l'instant et à l'imaginaire. Le désert devient ainsi un élément essentiel de la construction narrative et permet d'interroger la manière dont l'expérience d'une étrangère et son imaginaire occidental façonnent la représentation du paysage oriental.

***Mots-clés**: imaginaire du désert, paysage saharien, errance, regard européen, écriture du paysage, temporalité du récit.*

***Abstract**: Isabelle Eberhardt's writings are characterized by a strong presence of the desert, often represented through panoramic scenes: sunsets, sand dunes, dawns over the hamada, and villages surrounded by mountains. The recurrence of these descriptions creates a distinctive rhythm within the narrative and gives prominence to the moment and the imagination. The desert thus becomes an*

essential element of narrative construction, while inviting reflection on how the experience and imagination of a foreign writer shape the representation of the Eastern landscape.

***Key words**: Desert imaginary, Saharan landscape, wandering, European gaze, landscape writing, narrative temporality.*

« Ici, loin des grandes villes du Tell, ici le Sahara âpre et silencieux , avec sa mélancolie éternelle, ses épouvantes et ses enchantements, a conservé jalousement la race rêveuse ... il est des heures à part, des instants très mystérieusement privilégiés où certaines contrées nous révèlent , en une intuition subite, leur âme, en quelque sorte leur essence propre , où nous en concevons une vision juste, unique et que des mois d'étude patiente ne sauraient plus ni compléter, ni même modifier. Cependant, en ces instants furtifs, les détails nous échappent nécessairement et nous ne saurions apercevoir que l'ensemble des choses ... état particulier de notre âme , ou aspect spécial des lieux , saisi au passage et toujours inconsciemment ? »

Isabelle Eberhardt, Au pays des sables

Avancer à travers ses histoires, Eberhardt attrape l'émotion de la flânerie et de l'errance, ainsi que des impressions visuelles riches qui évoquent des représentations du Sahara. Souvent, ses textes s'ouvrent ou se clôturent par des panoramas surprenants : un coucher de soleil sur les dunes, l'aube qui émerge sur la hamada, ou encore le regard panoramique sur un village niché entre les montagnes. La répétition de ces descriptions établit un rythme particulier à l'ensemble du récit, lui attribuant une tempérance sincère et

véridique; en outre, il parait visiblement que le récit d'Eberhardt favorise l'instant à l'atteinte de la durée où le fantasme paraît attraper plus de place que l'intrigue dans l'ensemble de ses nouvelles. Cela montre bien que le désert est considéré comme un élément qui transmet tout son sens au récit et guidera à s'interroger sur la façon dont ce type de paysage — notamment le désert de dunes — correspond à l'imaginaire du désert tel qu'il est véhiculé par une étrangère européenne, et à mettre en lumière l'influence de cette expérience du désert, ainsi que celle de la langue occidentale, sur la perception du paysage oriental dans les nouvelles.

Le récit de voyage est avant tout une préoccupation d'espace, comme le dit Véronique Magri[1],

Cet espace d'écriture rivalise avec l'espace réel. Dans ce cas-là, le voyageur, face à un environnement marqué par des formes paysages étrangère à son cadre habituel, réagit de façon plus ou moins intense aux sollicitations de ses sens. Avant d'aborder ses rencontres, ses visites et l'exposé des traits ethnologiques et culturels de la société d'accueil, il dresse un tableau des espaces parcourus. Selon le géographe Charles Avocat,

L'analyse du paysage crée généralement un espace de rencontre entre deux réalités qui sont radicalement différentes: d'un côté, l' image sensorielle issue de notre « vision » du monde, façonnée par l'imaginaire, la psychologie, l'expérience vécue, et la sensibilité esthétique ..., de l'autre une réalité physique, objective, tridimensionnelle, que l'on cherche à traduire en termes abstraits et mathématiques. Entre ces deux extrêmes - la subjectivité totale et l'objectivité absolue - se place le paysage vécu, perçu, et partagé , constituant à la fois une image du réel et une réalité construite de cette représentation[2].

Le paysage n'est pas une réalité objective, ni purement subjective, c'est une médiation[3], il n'est pas simplement ce que l'on voit, une « vue » figée de la nature ou de l'espace, il est le résultat d'une interaction entre un milieu physique et un regard humain, culturellement et historiquement situé. Sa perception est filtrée par la culture : un même espace ne sera pas perçu de la même façon par un citadin, un paysan, un

artiste ou un scientifique. Ainsi, le paysage est une construction mentale, influencée par les représentations, les émotions, et les valeurs.

Alors, le paysage ne se réduit pas au monde visible, il établit plutôt une construction de ce monde ; il provient de l'alliage des formes et des couleurs, filtrées par un ensemble de médiations issus de l'interférence entre un sujet et une réalité physique extérieure. La question ne s'agit pas de poser simplement le regard sur le désert pour y voir « *la terre ocreuse, tourmentée, calcinée* » , mais de sélectionner certains aspects authentiques du paysage, puis de transposer en mots les sensations visuelles et les émotions qu'il suscitent. L' une des particularités de l'œuvre d' Isabelle Eberhardt réside dans la place centrale qu'y occupe le paysage, présent de manière plus ou moins marquée dans toutes ses nouvelles. Les personnages en cet espace sont à peine esquissés – souvent des figures marginales, errantes ou en rupture - comme s'ils n'étaient qu' un élément de décor. Le paysage se présente en tant que miroir de leur solitude, leur mélancolie et leur désir déchiré de liberté, mais aussi un refuge et épreuve. Le lecteur, dans cet étendu, a davantage l'impression de contempler des tableaux où l'humain se fond dans l'environnement - qui fonctionne parfois comme un espace symbolique où se croisent expérience vécue, projection autobiographique et construction identitaire - dans une continuité marquée entre la description des lieux et celle des visages, entre les gestes et les paroles des personnages, transformant la nature en partenaire intime de la conscience et en lieu d'apprentissage ontologique.

Les dunes

Parmi la diversité des paysages qu'offre le sol algérien, c'est surtout le désert de dunes qui capte l'attention d'Eberhardt au point de s'imposer d'emblée comme un paysage privilégié. C'est à El Oued, qui apparaît comme une certitude. Cet océan de dunes lui apparait comme une révélation , mêlant splendeur visuelle et mystère impénétrable. De la même manière, *ma première rencontre avec El Oued, deux ans plus tôt, fut un choc absolu , total et définitif face à cette contrée à la fois à la fois austère et magnifique qu'est le Souf, empreinte d'une beauté singulière et mélancolique* . Au pays des sables[4] , dépeint ainsi toute la vallée d'El-oued, doucement encerclée par le mouvement endormie des dunes.

Cela met en évidence la place du rêve et de l'environnement dunaire , illustrée par des expressions telles que « *les dunes fauves, sanglantes ou violettes, ou livides sous le*

ciel bas et noir de l'hiver », « les *dunes grises*», les « *dos monstrueux de l'erg* », le « *chaos des dunes* , « *le dédale des dunes* », etc.

Cette perception des dunes vient d'une expérience à la fois sensorielle, spirituelle et intérieur. Elle ne les montre pas comme de simples formations géographiques, mais comme des nuées mouvantes de lumière et d'ombre, dont les lignes zigzaguée, la coloration en degrés (dorée à rouge intense, ocreuse, rose et violette au crépuscule) et le silence absolu suscitent une impression de dépouillement intérieur où le regard se perd dans le vaste horizon sans limite produisant un sentiment de consolation mêlé d'admiration qui ralenti l'action et multiplie les notations sensorielles (lumière , chaleur, vent, silence), ce qui prolonge la durée de la contemplation et traduisant un temps intérieur montrant que la durée n'est pas seulement chronologique mais psychologique, lié à l'état d'âme du sujet contemplant.

Mohammed Rochd et Simoun Rezzoug ont d'ailleurs fait un relevé de tous ce qui se relient au terme du désert et en est arrivé à une conclusion que « la dune y est la forme paysagère emblématique du désert ». Ils manifestent que ce choix des récits n'est pas étranger à cela. Au travers de ses voyages sur des routes de sable, elle éprouvait un amour éperdu pour la culture arabe, l'islam, les paysages sauvages, elle était en fait reporter pour différents journaux, comme elle explorait à cheval les étendues désertiques sahariennes, cherchant par cela une solitude transcendante et spirituelle. Ses premières tournées la mènent dans le nord-est de l'Algérie. Enchantée par le désert, où la conscience s'ouvre au monde et touche l'infini, elle quitte Annaba (région du Tell) pour Constantine, Tunis, puis à Batna, Touggourt, El Oued ; sa région aimée des dunes naturelles et irisées du Souf, lieux des palmeraies mystérieuses de l'Oued·Rir'h.

Elle n'était pas seule dans cette grande intimité et cet accord de ce secret unique qui s'établissait plus familier à mesure que le temps avance. On pense notamment aux écrits[5] de Lamartine au Liban, avec les grandes montagnes régnant la mer , à ceux de Loti pour la ville d'Istanbul, en particulier, dans la grande Turquie. *Les* aptitudes évocatrices d'Isabelle Eberhardt équivalaient généralement celles des grands artistes littéraires, Fromentin et Masqueray[6] disaient qu'elle avait un vrai souffle de poésie animant toutes les décorations brillantes qui reflétaient les éclats préjugées des

paysages et des panoramas algériens où se mouvaient les personnages si captivants colorés par l'écrivain artiste qui rapportaient ses histoires d'autant plus captivantes.

En agrandissant les vues et les représentations, le voyage crée une alliance de plus à l'espace et une autre version surprenante avec un lieu, comme si une certaine tentation s'exprimait, parfois, avec notre fameuse écrivaine Isabelle Eberhardt. Denise Brahimi compte également parmi les auteurs ayant étudié ces paysages privilégiés dans ses travaux. Concernant le désert, elle affirme que le paysage ne peut véritablement touché l'homme qu'à une condition : s'affranchir de tout intérêt scientifique ou naturaliste pour laisser place à une osmose entre la configuration physique du terrain et les forces intérieurs d'un miroir, à la fois intime et partagé[7] mais aussi d'un imaginaire sensoriels et une sincérité rare. Selon lui, elle ne regarde pas le désert comme une étrangère fascinée, mais comme participante à cet univers. Brahimi voit ainsi que sa description des dunes est une sorte d'attachement existentiel - le désert n'est pas un élément décoratif, mais un élément caractéristique d'une identité et une quête spirituelle - traversée par une subjectivité idéalisant qui convertis le réel en un espace symbolique.

C'est bien cette harmonie que l'on retrouve dans les récits d'Eberhardt entre des formes indéfinis, momentanées, des espaces vacant, une accentuation allongée, et les énergies intérieurs d'un individu passionné de liberté, à la chasse d'un absolu, dépassant des limites établies par la société entre les hommes et les femmes, les Occidentaux et les Arabes, les sédentaires et les nomades.

Les rubriques de la jeune chroniqueur du journal algérois l'Akhbar certifient d'une liberté de cri peu commune au tournant du siècle pour une jeune femme de 26 ans. Ses illustrations sont ceux d'une Algérie peu conté par les voyageurs européens et même par les algériens, avec autant d'identification, d'adoration ou même d'enthousiasme, en recherche d'un ailleurs, d'un retour aux origines de la vie. Cet aristocrate russe détecta l'Algérie en 1897, elle s'installa à Bône avec sa mère perdue après deux ans de son installation en Algérie ; la raison qu'elle l'avait poussée à franchir le désert vêtue en homme.

Le Sahara dans l'imaginaire d'Isabelle Eberhardt est particulièrement fabriqué et présenté par les dunes, trop citée et ornée de façon merveilleuse, de celle des contes de Cherrazad de mille et nuit. A cet emploi excessif du même figure pétrée du désert,

on se demande pourquoi elle se centralise sa description beaucoup plus sur les dunes que, l'oasis, la hamada, le chott, la montagne?

Dans *Le désert de sable,* Michel Roux explique que l'imaginaire français a privilégié les dunes au détriment du reg, cette terre de cailloux pourtant proche des paysage côtiers très prisés au XIX siècle (dans l'art , la littérature et le tourisme). A cette époque, nul n'échappait à l'évocation du « grand océan de sable gris » . ce mythe, repris par les artistes, cinéastes et géographes, a transformé le Sahara en un endroit fantastique, illustrant le fait que la valeur d'un paysage dépend plus des représentations projetées que sa réalité occultée.

Michel Roux décrit le reg comme un « territoire monotone et morbide, jamais impressionnant ni spectaculaire ». « C'est un non-paysage ». Ainsi, le travail d'Eberhardt semble plus éloigné de l'imaginaire français et se distingue complètement par ses représentations de lieux différents, des lieux qui offrent une grande variété de paysages.

Il existe une multitude d'exemples illustrant la diversité du paysage désertique, mettant en évidence même les moindre nuances. Dans le sud de l'Oranie, le panorama des environs de Beni-Ounif se transforme radicalement en l'espace de quelques lignes :

Au sud de Beni-Ounif, la ligne basse des crêtes du Gara s'avancent et s'achèvent en arrondi, d'un rose éclatant, éventré de larges plaies blanches qui révèlent les carrières. Puis, au détour, le paysage bascule subitement, tout se transforme. C'est l'immensité sans bornes , caractérisée par des lignes douces et fuyantes, glissant vers des clarté inconnues. Une monotonie monotone s'installe : la terre rouge et brulante, l'horizon embrasé et changeant. Seule végétation, elle-même d'aspect minéral, le relief innombrable du degaâ argenté - surnommé par les soldats le « choux-fleur»- surgit, étrange plante de la hamada pierreuse, formée d'amas ronds de petits astres circulaires, coriaces et pointus dures et piquantes, fixé au sol par une mince tige rigide. Et rien d'autre à l'horizon , hormis de rares touffes d'alfa. Vers l'est, une chaine de montagnes et les dunes de la Zousfana émergent , aussi flous qu'un vaporeux nuage bleutée , ponctuées de dattiers épars. Au sud, l'horizon s'efface, nu et grandiose...[8]

C'est dans cet ensemble panoramique divisé de figures paysagères et végétales se montrent la chaîne de montagnes, le plateau de pierres, les dunes au loin, les plantes

épineuses, les dattiers. Ailleurs, dans la vallée de l'oued Rir', le regard se porte sur le chott, où « *Le sol spongieux se recouvrait d'une mince couche de sel, avec de larges lèpres d'humidité brune* »[9] . C'est un terrain qui se révèle à travers les Écrits sur le sable où les prismes esthétiques se trouvent en partie nuancés par la réalité concrète de l'existence dans le désert. S'y déploient également des chevauchées mémorables en compagnie des Arabes, et le quotidien des campements nomades. Bien que la dune y occupe une place de choix , elle n'est pas la seule figure paysagère transcrite dans l'imaginaire d'Eberhardt.

Une oasis enchantée

Je redescendis vers Zenaga par le sentier du Djorf où les chevaux glissent et frémissent de côtoyer l'abîme. A mesure que je m'abaissais, la muraille des dattiers murmurants montait, cachant peu à peu la clarté des lointains.

En bas, sous l'ombre bleue de la palmeraie, une seguia coulait sur de la mousse. Des jardins ksouriens étalaient le luxe de leurs verts glauques, de leurs verts mordorés. Le soleil, filtrant à travers les palmes aiguës que le vent agitait à peine, semait des paillettes d'or sur le sable rouge et sur les cailloux blancs. Tout près s'ouvraient des sentiers délicieux, pleins d'ombres et de fraîcheur, entre les murs en toub claire des jardins.

Sous les palmes arquées en voûtes, les figuiers s'inclinaient vers la lumière, mêlant leurs feuilles d'automne dorées à celles, roussies, de la vigne, ainsi qu'aux feuillages encore rouge, des grenadiers et des pêchers, ressemblant à des fleurs ouvertes.

Par instants, au détour d'un chemin, apparaissait un vaste étang bleuté, miroir immobile où se reflétaient les dattiers penchés, leurs troncs envahis d'herbes sauvages.

Partout, le murmure ininterrompu des seguia emplissait l'air : l'eau jaillissait d'un mur , disparaissant soudain sous terre dans un bruit de cascade fraiche, puis renaissait un peu plus loin, sous les dentelles légères des fougères vertes. Et le soleil montait lentement, triomphant, sur la paix lumineuse de l'oasis.[10]

Quelle beauté tranquille et naturelle de l'oasis après un virage inattendu ! Dans le chemin, se montre une richesse naturelle : des jardins ombragés, un étang calme comme une miroir, et une lumière de soleil qui passe entre les palmes et éclaire le sable et les pierres comme des paillettes d'or. La description parait lente, progressive et

contemplative, qui suit dans son ensemble le mouvement de la narratrice dans sa descente vers Zenaga où l'image donne l'impression que la scène se déroule sous nos yeux, et partage un moment calme et presque immobile dans l'oasis qui contraste avec la dureté du désert.

Mais comment montrer le fait que les lecteurs captivent uniquement l'image du désert de sable dans tous ces écrits d'Isabelle Eberhardt ? Est-ce dû aux textes ou aux lecteurs ou par le mythe construit par ce dernier ?

Ce n'est qu' à travers une lecture que la description prend sens : trois actions différentes - la perception d' un paysage, la description, la lecture – toutes construisent chacune à leur manière le paysage, à l'aide de filtres à chaque fois singuliers. Si l'on regarde le vocabulaire utilisé pour décrire le désert, on voit que certains mots arabes sont utilisés pour montrer certaines réalités géographiques, des mots qui sont presque tous expliqués dans le glossaire préparé par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu et présenté à chaque fois à la fin de leurs éditions (Au pays des sable , les Journaliers et d'autres publications). Dans le glossaire, on découvre : sebkha (marécage salé plus ou moins séparée d'un milieu marin, dans des régions arides supratidales), chott (lac salé asséché), hamada (désert de pierres), djebel, oued, redir (ghedir) (étang, mare) ; en ce qui concerne les vents du désert: chehili (sirocco), khamsin (vent de sable) ; et le domaine végétal: alfa, degaâ (plante épineuse), diss (herbe sèche), drinn (herbe du désert), chih (arbrisseau), timzrith (thym), djerid (palme), doum (palmier nain), keram (figuier), zebboudj (olivier sauvage) .

Discerner un endroit se fait par le biais de la langue , alors l'utilisation de mots arabes témoigne de la présence de filtres modulés dans l'acte de paysage et par la fréquentation des habitants arabes qui jouent également un rôle important dans l'acte de paysage à la source de la description.

Par ses choix stylistiques narratifs et thématiques, Isabelle Eberhardt met en avant à son texte une structure basée sur une stratégie textuelle qui atteint naturellement l'attention du lecteur . La répétition thématique ou symbolique et la hiérarchisation des mouvements et des événements , fonctionnent tous comme des signaux interprétatifs qui guide le lecteur dans sa construction du sens. Ces orientations ne donnent pas une interprétation entièrement déterminée . Roland Barthe a montré que le texte littéraire se montre par sa pluralité de sens , sa signification n'est pas fixé définitivement par

l'auteur . Alors le lecteur , selon Wolfgang Iser , doit combler ses zones blancs pour construire une signification cohérente . Cet acte de lecture implique une activité cognitive et imaginative qui explique pourquoi les lecteurs ne se concentrent pas tous sur les mêmes aspects du texte . L'attention ici , dépend en grande partie , les gains esthétiques , les expériences littéraires et les connaissances culturelles avancées du lecteur qui peut construire ce que l'on peut appeler « le mythe interprétatif » ; sorte de système de signification qui organise les éléments du texte autour d'une structure symbolique particulière . Ainsi , le lecteur interpréter le récit à travers des figures archétypales ou des schémas mythiques qui orientent son attention vers certains motifs plutôt que d'autres comme le montre Gilbert Durand dans ses analyses .

À l'origine de ces variations, qui affectent plus précisément les couleurs du paysage , le désert semble sous la plume d'Eberhardt, en proie à de perpétuelles métamorphoses . Les couleurs ne sont jamais statique , elles s'évoluent selon la lumière , le temps ou l'atmosphère au fils de la journée donnant l'impression que la journée change sous nos yeux et créant un paysage en perpétuel mouvement .

Levers et couchers de soleil : spectacle de couleurs changeantes

Les textes révèlent un regard coutumier aux lieux, extrêmement attentif aux moindres changements, ne se lassant jamais de contempler les « horizons vides »:

Ce sont aussi ces jeux de lumière qui déclenchent le récit: très nombreux sont les nouvelles ou les récits de voyage qui débutent avec un lever ou un coucher de soleil.

Le matin, le spectacle commence avec la première lumière du jour - l'aube, l'aurore- et ne s'achève que lorsque tous les rayons du soleil frappent, lorsque J'obscurité violette a cédé la place aux teintes lumineuses:

Sous la caresse du soleil dissipant lentement la buée violette de la nuit, la plaine s'étend, immense, toute rose, tachetée de noir, comme une peau de panthère étalée: elle est couverte de petits arbrisseaux gris, coriaces, rampants, qui sont des chih ct des timzrith et, lavés de rosée, embaument.

L'heure bénie, heure légère de l'aube dans la plaine libre où la lumière vivifiante roule sa vague de feu, sans obstacle, d'une plage du ciel à l'autre ... Heure où l'on oublie la fatigue et la morne somnolence de la route nocturne, longue, monotone, dans le froid qui, avec l'invincible sommeil, engourdit hommes et chevaux ... heure où la gaîté des choses réveillées pénètre les âmes ...

Là-bas, vers le sud, la plaine s'ouvre, infinie, attirante ... L'horizon est encore voilé de brume légère ... Ce sont les eliot / limpides et bleus, les sebkha perfides, les sables blonds, les montagnes étranges de la chaîne saharienne aux sommets en terrasses, puis, le désert avec toute sa lumière resplendissante et morne ..., son éternel et décevant printemps, sa vie libre et errante et son bienfaisant silence.[11]

L'heure du maghreb, ou du coucher du soleil, c'est ainsi une suite de transmutations qui se désigne. Les mots ne manquent pas en français pour parler du moment qui suit immédiatement le coucher du soleil - c'est le crépuscule , la brunante, le moment entre chien et loup - , alors qu'il en manque pour désigner le moment de la journée où les couleurs commencent à changer. C'est durant ce court intervalle , particulièrement bref en Afrique du Nord, qui s'étend du moment où l'astre effleure l'horizon jusqu'à sa disparition totale, que la nature offre un véritable spectacle. La métamorphose est si frappante qu'elle donne à voir la *« féerie » quotidienne , toujours renouvelée et jamais identique , de l'heure pourpre*[12].

En face de lui [Jacques], les bâtiments laiteux du bordj se coloraient d'abord de rose, puis peu à peu, ils devenaient tout à fail rouges, d'une teinte de braise, inouïe, aveuglante ... Toutes les lignes, droites ou courbes, qui se profilaient sur la pourpre du ciel, semblaient serties d'or ... Derrière les coupoles embrasées de la ville, les grandes dunes flambaient... Puis, tout pâlissait graduellement. revenait aux teintes roses, irisées ... Une brume pâle, d'une couleur de chamois argenté, glissait sur les saillies des bâtiments, sur le sommet des dunes. Des renfoncements profonds, des couloirs étroits entre les dunes, les ombres violines de la

nuit rampaient, remontaient vers les sommets flamboyants, éteignaient l'incendie... Puis, tout sombrait dans une pénombre bleu marine, profonde.[13]

Dans les récits d' Eberhardt le levers de soleil n'est jamais un simple phénomène naturel mais un symbole chargé de significations multiples. Elle décrit continuellement le soleil qui éclaire progressivement les dunes , transformant les paysage monotone en un espace vibrant de couleurs et de vie après une nuit froide et un silence pesant . Cela révèle la capacité d'Eberhardt : le soleil naissant devient une lumière qui purifie l'âme, un éveil des sens et le début d'un voyage vers une renaissance intérieur ; sorte de passage d'une période sombre à une période d'action et de réflexion .

« chaque voyage est une ouverture et une aventure exploratoire , même dans les régions les plus visitées et les plus familières » L'image de l'aventurière déguisée en homme a marqué les esprits . Mais il y a surtout chez Isabelle Eberhardt , au regard de son époque, une manière radicalement différente de voyager . le paysage désertique apparait ainsi comme un espace en perpétuelle métamorphose, sollicitant de l'écrivain une grande richesse descriptive et du lecteur un regard attentif. Celui-ci est alors amené à ralentir le rythme de sa lecture afin d'apprécier et de savourer les jeux de lumière , les changements de tonalités et du regard qui chemine du proche vers le lointain, de la coupole à la dune, avant de se perdre dans l'immensité du paysage et de s'effacer dans l'obscurité et d'expédier le lecteur, dans une dimension onirique dans un rêve au cœur du Sahara.

Bibliographie

AVOCAT, Charles. (1984). « Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages», dans C. Avocat et al. , Lire le paysage , lire les paysages, Paris, C.I.E.R.E.C.

BOUVET, Rachel. (2002). « Vagabondages au pays des sables d' Isabelle Eberhardt : la figure de la « bonne nomade » et la dérive des lectures », Jean-François Chassay et Bertrand Gervais, (dir.), Les lieux de l 'imaginaire, Montréal , éditions Liber, 2002. DELACOUR, M-O. et HULEU, J-R., Journaliers, Paris , Joëlle Losfeld.

EBERHARDT, I. (2004). Au pays des sables, Paris, Joëlle Losfeld .

EBERHARDT, Isabelle. (1990). Écrits sur le sable. Œuvres complètes, Paris, Grasset .

MAGRI, Véronique, « La description dans le récit de voyage », Gérard LAVERGNE et Alain T ASSEL, dir. pub., Mélanges Espace et Temps, Nice, Publications de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines , Université de Nice , Cahiers de narratologie , n° 7 , 1995-6.

ROCHD , Mohammed , « Désert et religion dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt» (5' partie), El Watan , n° 3044, 8-9/12/2000 .

ROUX , Michel , (1996) . Le désert de sable . Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900 - 1994) , Paris , Le Harmattan , coll. Histoire et perspectives méditerranéennes.

La Dépêche Algérienne du 1 novembre 1904 , citée par Mohamed ROCHD, p. 359.

Jean-Jacques Wunenburgcr, « Habiter l'espace » . Cahiers de géopoétique , n° 2 , automne 1991 .

[11] Véronique Magri, « La description dans le récit de voyage », Gérard LAVERGNE et Alain TASSEL, dir. pub., Mélanges Espace et Temps, Nice, Publications de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines, Université de Nice. Cahiers de narratologie, n° 7, 1995-6, p. 42.
[2] Charles Avocat, « Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages », dans Charles Avocat et aL, Lire le paysage, lire les paysages, Paris, ClEREC, 1984, p. 14.
[3] Cette idée vient du géographe français Augustin Berque, spécialiste de la géographie culturelle et de la relation entre l'homme et son environnement.
[4] Au pays des sables, p. 42, 83, 138, 141, 145.
[5] Eberhardt, Ecrits sur le sable, Paris, Grasset, 2 tomes, 1988-1990.
[6] La Dépêche Algérienne du 1 novembre 1904, citée par Mohamed ROCHD, p. 359
[7] Jean-Jacques Wunenburgcr, « Habiter l'espace ». Cahiers de géopoétique, n° 2, automne 1991, p. 129.

[8] Michel Roux, Le désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français, Paris. Le Harmattan, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, 1996, p. 9.
[9] Écrits sur le sable, p. 130.
[10] Sud Oranais, Les Éditions de Centenaire 1904-2004, composées par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Éditions Joëlle Losfeld, 2003, 89-90.
[11] Ibid., p.331.
[12] Ibid., p.164.
[13] Idem.